

steamer avec une mission de poètes danois pour célébrer le 25^e anniversaire de la *Faim*. Mais Hamsun se débattit un peu, déclara qu'on aurait un mécompte et put se soustraire à l'invasion. Pour la première fois pendant la guerre mondiale, il s'est retrouvé quelque peu dans la compagnie des hommes. Et c'est ainsi que l'écrivain danois bien connu Anker Kirkeby lui rendit visite à Larwick et publie dans le *Politiken* un long interview dont voici quelques extraits :

La petite ville blanche dont les vitres brillent et devant laquelle fleurissent des fleurs, est au bord du fjord bleu de Christiania. Dans une pièce ensoleillée, aimablement parée de meubles anciens, la maîtresse de la maison est assise, un enfant sur les genoux, un autre à ses pieds. Elle souhaite au visiteur cordiale bienvenue. Et voici, — visage de sage creusé de profondes rides d'amertume, — Knut Hamsun. C'est bien le voyageur inlassable qui a bu à longs traits à la coupe du dédain. Il est las d'écrire. « Mes doigts s'y sont recroquevillés. Ma main tremble. » Et il est en outre malade, nerveux. « Mes enfants me rendent nerveux. Ils se mettent sur mes épaules et téléphonent à travers ma tête. Alors je m'en vais avec ces roulements dans les oreilles. Et j'ai encore depuis des années un picotement du nez qu'aucun médecin n'a pu... exorciser. » Là-haut, dans le nord, il était si loin du monde qu'il devait lire télégraphiquement les épreuves de ses ouvrages. De là vinrent des fautes si nombreuses qu'il ne lui fut plus possible de passer outre. Alors il fit voile pour Larwick.

Pour un simple article de journal Knut Hamsun reçoit cinq cents couronnes. Mais il écrit rarement pour les journaux. « Je n'ai plus besoin d'argent... J'ai besoin tout juste d'habits — eh oui ! — et après je fume ces petites pipes. Quand j'étais jeune je rêvais vin, femmes, fêtes, bonheur. Mais maintenant... Un ami m'a envoyé récemment une montre en or avec chiffres. J'ai déjà une montre. Que faire d'une montre en or ? Mes enfants l'auront plus tard... Maintenant je suis vieux et je n'ai besoin de rien. Quand j'étais jeune... Ah ! certes. Un ami m'a écrit : Si tu es malade maintenant, ne crois-tu pas que cela vient de ce que tu n'as pas mangé ton saoul, étant enfant ? — C'est la vérité vraie. J'étais chez un oncle qui me laissait mourir de faim. J'étais fort vigoureux et j'avais besoin de beaucoup manger... Je mourais de faim. »

Dans le cours de l'entretien Kirkeby demande s'il est vrai que Knut Hamsun soit fils naturel de Bjornson. Hamsun répondit : « On demandait une fois à Bjornson si c'était vrai. Il réfléchit un instant, puis demanda : Où est né Hamsun, et quand ? — On lui donna les précisions. Alors le vieillard branla énergiquement la tête : Je ne suis jamais allé dans ces parages. Du reste, conclut-il, je n'aurais pas répugné à cette paternité. »

« Comment devient-on heureux ? » demande encore l'interviewer à Hamsun. Et Hamsun répond tristement : « Nous ne savons pas, hélas ! ce que c'est que l'amour. Salomon lui-même dans tout son savoir ne le savait pas... » Mais plus tard Hamsun dit : « Ce qu'on est, ce qu'on a, on doit l'offrir à son pays et à ses enfants. Celui qui n'a pas d'enfants doit en ramasser dans la rue. Nous n'atteignons jamais ce dont nous rêvons, mais nous voulons aider nos enfants à approcher ces rêves de plus près. Voilà tout ce que nous pouvons. »

H. D.

§

La Marseillaise en Allemagne. — Il paraît que, dernièrement, la *Marseillaise* a retenti, au Kursaal de Baden-Baden, au grand étonnement des *Gaeste* qui oublient les angoisses de la guerre dans la ville d'eaux chère à nos grands-pères. On aurait même applaudi l'hymne de Rouget de Lisle, puisque le *Lokal-Anzeiger* le dément.

En réalité, il s'agit simplement de quelques mesures de la *Marseillaise*, intercalées par Henry Litolff (1818-1891) dans son ouverture de *Robespierre ou les Girondins*. Mais, peut-être, le kapellmeister de Baden a-t-il voulu se payer la tête de ses auditeurs.

Pareille aventure arriva dans un concert donné en présence du tzar Alexandre III, à une époque où l'alliance franco-russe était encore dans les limbes. La même ouverture de Litolff en fut encore la cause. Mais, en Russie, on ne badinait pas alors avec les choses révolutionnaires. Les courtisans se demandaient déjà ce qu'il allait advenir du malheureux chef d'orchestre, et considéraient avec un effroi mêlé de curiosité la physionomie du tzar. Mais Alexandre se contenta de sourire et l'on put terminer le programme sans encombre. C'est ainsi que *la Marseillaise*, proscrite jusque-là, fit sa première apparition officielle en Russie.

Certains compositeurs allemands ont d'ailleurs montré une prédilection pour notre hymne national. Si Beethoven l'a dédaigné, Schumann, dans son ouverture de *Hermann et Dorothee*, lui a emprunté quelques mesures et, dans ses *Deux grenadiers*, en a commenté éloquemment le début.

Wagner a fait mieux, quatre ans avant Schumann, et dans une composition de sa période de misère parisienne (en 1839), sur les mêmes *Deux grenadiers* de H. Heine, il a, comme accompagnement, utilisé *la Marseillaise* tout entière. Et voilà une page wagnérienne qui pourrait bien trouver grâce devant nos plus farouches va-t-en-guerre...

§

Verlaine au Collège de Notre-Dame de Reithel. — Relisant, ces jours-ci, l'ouvrage de M. L. Lacroix, ancien évêque de Tarentaise : *Un professeur de rhétorique*, paru en 1912 chez Plon-Nourrit et Cie, nous y avons trouvé, à la p. 237, cette mention de Verlaine, professeur d'anglais et de français au collège Notre-Dame à Reithel, mention que nous n'avons vue relevée nulle part dans des écrits traitant de Verlaine, parus depuis :

« Cet étrange collègue, qui avait roulé sur presque toutes les routes de l'Europe, mais qui tenait en poche le manuscrit de « *Sagesse* », devait singulièrement intéresser le professeur de rhétorique... »

Ce professeur, qui fut à Reithel de 1873 à 1893, était un abbé Dogny, prêtre vertueux, dont M. L. Lacroix fut l'élève en seconde, en 1871-72, au petit séminaire de Reims, et dont il a, dans le livre que nous citons, décrit *con amore* la digne carrière. Revenant, cependant, à Verlaine, nous avons à adjoindre, au témoignage ci-dessus, la note complémentaire suivante de M. Lacroix :

« D'une note reçue en cours d'impression, il résulte que les professeurs de Reithel ne soupçonnèrent point la valeur du poète. Ils le tenaient pour un excellent maître de grammaire, mais ils paraissaient ignorer qu'il eût déjà publié plusieurs volumes de vers. Ils étaient surtout frappés de ses excentricités. Plus d'une fois, il lui était arrivé de commencer le dimanche matin et de terminer la journée dans une bruyante ébriété. Ils avaient seulement observé qu'il travaillait une grande partie de la nuit, et que, de temps à autre, vers une heure du matin, il réveillait ses voisins pour partager avec eux une soupe à l'oignon préparée de ses mains. Sûrement M. Dogny n'était pas du nombre de ses invités... »

Le « pauvre Lélian » apprit-il à l'école de l'abbé Dogny, dont l'érudition littéraire était (p. 122) « déconcertante », un peu de cet élan au mysticisme dont les poèmes de *Sagesse* devaient, en 1871, donner l'inoubliable témoignage ? — C. PITOLLET.